



HAL
open science

L'utilitarisme idéal de Moore : un conséquentialisme non hédoniste

Céline Bonicco-Donato

► **To cite this version:**

Céline Bonicco-Donato. L'utilitarisme idéal de Moore : un conséquentialisme non hédoniste. Dardenne, Émilie; Bozzo-Rey, Malik. Deux siècles d'utilitarisme, Presses universitaires de Rennes, pp.75-88, 2011, 978-2-7535-1716-5. hal-00995455

HAL Id: hal-00995455

<https://hal.science/hal-00995455v1>

Submitted on 1 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'utilitarisme idéal de Moore: un conséquentialisme non hédoniste

Céline BONICCO

Le rapport particulier entretenu par George Edward Moore dans son grand livre de 1903, les *Principia Ethica*, avec l'œuvre de John Stuart Mill, de Jeremy Bentham ou encore de Henry Sidgwick permet de mesurer le déplacement théorique qui s'opère entre l'utilitarisme classique et l'utilitarisme contemporain. En effet, on assiste dans les *Principia Ethica* à une reprise pour le moins paradoxale de l'utilitarisme. Moore conserve sa structure conséquentialiste en identifiant la bonne (*right*) action qu'il est de notre devoir d'accomplir à l'action utile, suspendant de la sorte toute investigation sur les intentions de l'agent¹, mais sans adopter pour autant la composante hédoniste de ce courant : la réduction des meilleures conséquences possibles au plaisir. Si cela peut être le cas, cela ne l'est pas nécessairement.

Autrement dit, l'utilitarisme classique serait faux ou du moins très douteux comme doctrine de la fin (l'hédonisme doit être refusé), mais pertinent comme doctrine des moyens (le conséquentialisme doit être maintenu), et ce *d'autant plus*, comme l'écrit Moore dans le chapitre III des *Principia Ethica*, que « la méthode d'action qui apporte dans l'ensemble le plus de bien apporte généralement aussi le plus de plaisir² ». Ainsi Moore ne retient-il pas seulement l'identification du *right* à l'utile en considérant que la valeur de nos actions réside dans leurs conséquences, mais reconnaît *en plus* l'existence d'une certaine convergence, à défaut d'une identité, entre le plaisir et les choses bonnes en elles-mêmes. Ce qui n'est *cependant* une raison ni pour réduire ces dernières au seul plaisir, fût-ce le plus grand bonheur pour le plus grand nombre (thèse de Bentham), ou à un plaisir de

1. MOORE G.E., *Principia Ethica*, trad. de GOUVERNEUR M., Paris, PUF, 1998, § 89, p. 213.

2. *Ibid.*, § 64, p. 166.

nature supérieure (thèse de Mill³), ni surtout pour identifier, de manière encore plus radicale, le prédicat éthique fondamental Bien (*good*), ce par quoi une chose est bonne, au plaisir. Selon Moore, l'utilitarisme permet d'obtenir des résultats vrais mais pour de mauvaises raisons. Or le but premier de l'éthique énoncé dans le chapitre inaugural des *Principia* consiste moins à prescrire au plan pratique des actions véritablement bonnes qu'à fournir les raisons valides de ces prescriptions⁴ : l'éthique se présente d'abord et avant tout comme une science théorique. Moore n'écrit-il pas dans la préface à la première édition qu'il a tenté d'écrire les *Prolegomènes à toute éthique future voulant se constituer comme science*⁵ ?

En analysant la disjonction opérée par Moore entre le conséquentialisme et l'hédonisme, je me propose d'examiner la viabilité de cette tournure particulière revêtue par l'utilitarisme dans la philosophie de Moore : un conséquentialisme non hédoniste que l'on peut qualifier d'idéal. En effet, c'est par ce terme d'idéal que Moore envisage dans le chapitre VI les choses bonnes en elles-mêmes (*good in themselves*) que doivent faire advenir nos actions pour pouvoir elles-mêmes être dites bonnes (*right*) : une bonne action fait advenir un idéal, autrement dit une chose bonne à un très haut degré ou encore possédant une très forte valeur intrinsèque. Notre devoir consiste donc à produire le plus d'idéal possible. L'utilitarisme dans sa version « idéale » est-il cohérent ? Permet-il de lever certaines difficultés de l'utilitarisme classique ou en pose-t-il de nouvelles ?

Pour apprécier le geste philosophique de Moore qui dénoue, à défaut de le trancher totalement, le nœud gordien entre conséquentialisme et hédonisme, il convient d'examiner les raisons du refus de ce dernier, tout en comprenant pourquoi l'idéal conserve un certain rapport avec le plaisir. Comment Moore peut-il reconnaître une pertinence pratique à l'utilitarisme classique tout en lui déniait toute pertinence théorique ?

3. Cf. la doctrine de la différence de qualité dans les plaisirs établis par Mill dans le chap. II de *Utilitarianism*, London, Longmans, Green, Reader and Dyer, 1871, p. 12.

4. MOORE G.E., *op. cit.*, § 1, p. 39. On peut penser que cette affirmation réitérée de la valeur épistémologique de l'éthique est dirigée contre Henry Sidgwick. En effet, si les *Principia* prolongent, à bien des égards, les grandes lignes d'analyse des *Methods of Ethics*, elles s'en démarquent par leur ambition ontologique fondamentale. Réfléchir à la nature des valeurs éthiques doit permettre de fournir des raisons pour établir la vérité de nos propositions pratiques. Ainsi la question de la conduite est-elle subordonnée à la réflexion métaphysique. Moore connaît parfaitement l'ambition spéculative de Sidgwick dont l'enquête se propose « d'être un examen, avant tout d'exposition et critique, des différentes méthodes – concernant ce qui doit être fait – qui doivent être trouvées (explicitement ou implicitement) dans la conscience morale de l'humanité en général » *The Methods of Ethics*, London, Macmillan and co, 1874, p. 5, mais considère qu'un tel examen est subordonné à l'analyse fondamentale du prédicat de valeur *good*.

5. MOORE G.E., *op. cit.*, p. 3.

La critique de l'hédonisme

Dans la préface à la première édition des *Principia*, Moore situe son entreprise dans le sillage de celle de Kant, ou plus exactement il reprend à son compte le constat fait par ce dernier à propos de la métaphysique, en l'appliquant à l'éthique. Cette dernière se présente comme un véritable champ de bataille où les positions les plus divergentes s'affrontent, dans la mesure où les protagonistes ne savent pas très bien de quoi ils parlent. Pour dissiper les fausses querelles, il faut donc absolument clarifier le sens des notions éthiques par un travail d'analyse, et en particulier celui de la première d'entre elles, le prédicat Bien. En s'attelant à cette analyse fondamentale, Moore va croiser et critiquer la réduction opérée par l'utilitarisme classique du prédicat Bien ou des choses bonnes en elles-mêmes au simple plaisir.

L'irréductibilité du prédicat Bien à une propriété naturelle ou métaphysique

Le point de départ de sa critique de Bentham, Sidgwick et Mill, réside dans l'ensemble de thèses fondamentales établies dans le chapitre I grâce à une méthode intuitionniste⁶ : *good*, prédicat éthique fondamental, ce qui fait qu'une chose bonne est bonne, constitue un prédicat simple, c'est-à-dire inanalysable et indéfinissable, si bien que toutes les propositions sur le Bien comportant la copule *is* sont des propositions synthétiques et non pas analytiques. Le Bien ne peut être réduit à autre chose que lui-même. Selon la célèbre formule du paragraphe 6, « le Bien est le Bien (*good is good*) et il n'y a rien d'autre à en dire⁷ ».

Or, comme il l'explique dans la préface à la seconde édition, il veut signifier par là, sans parvenir à l'établir de manière totalement convaincante, l'irréductibilité du Bien à une propriété naturelle (c'est-à-dire une propriété existant dans le temps, composant la nature intrinsèque de la chose dont elle est le prédicat⁸), et à une propriété métaphysique (c'est-à-dire une propriété existant hors du temps, composant la nature intrinsèque de la chose suprasensible dont elle est le prédi-

6. Par intuitionnisme, Moore veut signifier que les propositions éthiques fondamentales (« Que signifie le terme bien? », « Quelles sont les choses bonnes en elles-mêmes? ») ne peuvent pas être prouvées mais répondent à des convictions morales fortes, à la différence des propositions portant sur la conduite, justiciables pour leur part d'une démonstration. Tout un chacun possède la capacité de discerner, sans argumentation, ce socle de propositions fondamentales. Dans cette perspective, Moore n'hésite pas à faire une analogie entre l'intuition de ces propositions et la perception sensible. Cf. MOORE G.E., *The Elements of Ethics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1903, p. 75, 79 et 143-145.

7. MOORE G.E., *Principia Ethica*, op. cit., § 6, p. 46.

8. *Ibid.*, § 26, p. 87-88.

cat⁹). Autrement dit, non seulement le Bien n'est pas une propriété simple mais en outre, il constitue une propriété d'un genre inédit, un prédicat de valeur selon la terminologie adoptée dans la préface à la seconde édition des *Principia* et l'article de 1922, « Le concept de valeur intrinsèque ».

Pourquoi faut-il différencier propriété simple et propriété d'un genre inédit ou encore prédicat de valeur ? dans la mesure où il existe des prédicats naturels, comme jaune, qui sont également des propriétés simples, et à ce titre indéfinissables. C'est en raison de son caractère irréductible à une propriété naturelle ou à une propriété métaphysique *et non de sa simplicité*, qu'il faut qualifier le prédicat Bien d'unique. Autrement dit, le trait remarquable de ce prédicat réside moins dans sa simplicité qu'il partage avec un certain nombre d'autres propriétés que dans sa différence avec les propriétés intrinsèques composant la nature des choses¹⁰. Même s'il en dérive, le Bien n'est pas un ingrédient constitutif de cette dernière¹¹. L'affirmation de la nature originale du prédicat « Bien » vise à assurer l'autonomie de l'éthique par rapport aux sciences naturelles et à la métaphysique : les vérités éthiques ne peuvent se dissoudre ni dans la psychologie, ni dans la sociologie, ni dans la théologie, etc.

L'identification de Bien à une propriété naturelle ou métaphysique est dénoncée par Moore comme « sophisme naturaliste ». Pourquoi sophisme ? dans la mesure où c'est bien une erreur de raisonnement qui s'avère l'origine de cette réduction. Selon l'explication du paragraphe 24, en admettant de manière indue l'existence *d'une seule* chose bonne – restriction abusive de l'extension du champ éthique –, on en vient peu à peu, glissement fallacieux bien que naturel dans le raisonnement, à envisager l'identité de *good* avec cette chose ou une de ses propriétés. Pourquoi naturaliste ? dans la mesure où l'identification de *good* à une propriété naturelle ou métaphysique doit se comprendre comme la réduction du prédicat à une propriété composant la *nature* de la chose sensible ou suprasensible, ce que Moore appelle une propriété intrinsèque. Or, selon le philosophe, toutes les éthiques, à l'exception de celles de Platon et de Sidgwick, ont commis un tel sophisme.

9. *Ibid.*, § 66, p. 171.

10. Cf. la mise au point très claire de Moore sur ce point dans la préface à la seconde édition, *ibid.*, p. 32.

11. Thomas Baldwin appelle cette thèse de Moore « thèse de dérivation ». Cf. notamment Baldwin T., « Moore's rejection of ethical naturalism », *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-septembre 2006, p. 301. On peut également emprunter l'expression de « relation de survenance » à Hare pour qualifier cette relation de dépendance sans réduction. Cf. HARE R.M., « Supervenience », *Essays in Ethical Theory*, Oxford, Clarendon Press, 1989, p. 66-81.

La critique de l'utilitarisme classique comme doctrine de la fin

On peut dès lors aisément comprendre l'intérêt de Moore pour la théorie morale utilitariste qui lui semble particulièrement représentative de ce sophisme. Outre un enjeu stratégique, cette critique d'un courant particulièrement influent dans le champ de la morale anglo-saxonne revêt également un enjeu épistémologique: en montrant les vices de raisonnement qui affectent l'utilitarisme dans sa compréhension du Bien, Moore peut renforcer par là même ses propres thèses établies simplement par une méthode intuitionniste dans le chapitre I. Que ceux qui soutiennent une thèse contraire à la sienne la justifient de manière erronée, offre à rebours un excellent argument en faveur de ses propres analyses.

Si les critiques de Jeremy Bentham et de John Stuart Mill sont exposées dans des chapitres différents – respectivement au chapitre I, chapitre fondamental où Moore énonce ses principales thèses et l'erreur générale commise par les philosophies éthiques le précédant, et au chapitre III consacré explicitement, pour sa part, à l'examen de l'hédonisme au sein des philosophies réduisant le prédicat Bien à une propriété naturelle –, elles adoptent cependant une seule et même ligne argumentative. Les deux philosophes commettent l'un et l'autre une double absurdité: restreindre le champ des choses bonnes à une seule, ce qui les conduit dans un second temps, sans aucune raison valable, à identifier *good* à cette unique chose bonne ou à une des propriétés constitutives de la nature de cette chose, c'est-à-dire au plaisir. Moore va montrer les confusions qui expliquent cette inférence induite, typique du sophisme naturaliste, commandant le passage d'une affirmation à l'autre.

La critique de Henry Sidgwick menée dans le chapitre III s'avère, quant à elle, plus délicate: Sidgwick considère, en effet, *good* comme un prédicat inanalysable, non réductible à autre chose que lui-même¹², ce qui signifie bien qu'il ne commet pas le sophisme naturaliste, mais ne l'empêche pas pour autant de réduire les choses bonnes à une seule. Autrement dit, Moore ne peut pas mettre en évidence une inférence fautive comme dans le cas de Mill et de Bentham, mais simplement invalider la restriction de l'extension du champ des choses bonnes. Or, il ne faut pas oublier que les propositions portant sur l'identification des choses bonnes en elles-mêmes sont des propositions éthiques fondamentales ne pouvant être établies que par l'intuition, comme Moore l'a précisé dans la préface à la première édition. Pour cette raison, Moore se voit dans l'impossibilité d'infirmier la thèse de Sidgwick et doit se contenter de montrer son caractère contre-intuitif, autrement dit son absurdité.

12. SIDGWICK H., *op. cit.*, Livre I, chap. III, § 1.

La critique de l'utilitarisme classique se déploie donc sur deux fronts : Moore s'attaque à la fois à *la version maximaliste* de Bentham et de Mill qui identifient *good* au bonheur du plus grand nombre ou au désirable et commettent de la sorte le sophisme naturaliste, et à *la version minimaliste* de Sidgwick qui considère le plaisir comme la seule chose bonne sans pour autant l'identifier au Bien. Si la critique de Moore comporte deux niveaux, elle répond cependant à un seul et même principe : montrer que l'utilitarisme n'a pas de bonnes raisons pour soutenir les principes éthiques qu'il soutient, qu'il commette un vice de raisonnement ou produise des thèses contre-intuitives.

La mise en évidence du sophisme naturaliste chez Bentham et Mill ou la critique de l'utilitarisme classique dans sa version maximaliste

Moore examine l'analyse de Bentham dès le chapitre I des *Principia*, en la présentant comme l'exemple paradigmatique du sophisme naturaliste, ce qui montre toute l'importance qu'il accorde à l'utilitarisme dans le champ éthique. Malicieusement, il fait jouer ce courant philosophique contre lui-même en reprenant les critiques adressées par Sidgwick à Bentham¹³ pour montrer que ce dernier confond deux choses fort différentes dans son analyse. En considérant que le bonheur du plus grand nombre constitue non seulement la fin, mais aussi la juste (*right*) fin de l'action humaine, il mêle la fin et les moyens, et plus précisément ce qui est bon comme fin (le *good*)¹⁴ et ce qui est bon comme moyen (le *right*)¹⁵. En effet, pour Moore, le « juste » (*right*) désigne le moyen qui produit une fin bonne, c'est-à-dire une chose bonne en elle-même. Si *right* signifie bon en tant que moyen, cette bonté n'est pas intrinsèque : le moyen n'est pas bon en lui-même mais en vertu de la fin qu'il produit. Peut donc être juste seulement *ce qui conduit* à une fin bonne en elle-même, et non pas cette fin. Qualifier de juste une fin

13. *Ibid.*, Livre I, chap. IV, § 1.

14. Selon Moore, Bentham fait du plus grand bonheur du plus grand nombre non seulement une fin mais aussi un moyen, parce qu'il considère implicitement que la fin consiste dans la plus grande quantité de plaisir et que le meilleur moyen pour l'obtenir réside dans l'existence du plaisir chez le plus grand nombre de personnes. Cf. MOORE G.E., *op. cit.*, § 64, p. 165 : « Le second point qui vaut d'être observé en ce qui concerne l'utilitarisme, c'est que ce nom, lorsqu'il sert à désigner une forme d'hédonisme, n'opère, même dans la description qu'il fait de sa fin, aucune distinction précise entre moyen et fin. [...] Il est clair que si nous avons le devoir de viser le plus grand bonheur du plus grand nombre, il y a, sur la base du principe hédoniste, une seule raison à cela, c'est que l'existence du plaisir chez un grand nombre de personnes semble être le meilleur moyen disponible pour atteindre l'existence de la plus grande quantité de plaisir. »

15. MOORE G.E., *op. cit.*, § 14, p. 60 : « Cet emploi de 'juste' (*right*), comme servant à désigner ce qui est bon en tant que moyen (*good as a means*), qu'il le soit ou non également en tant que fin, c'est effectivement celui auquel je limiterai ce mot. »

revient à confondre la question de la chose bonne en elle-même et celle du moyen pour y parvenir.

Cette première confusion entre le juste et le Bien, révélatrice d'un défaut d'analyse dans les notions utilisées, entraîne une seconde. En qualifiant le plus grand bonheur du plus grand nombre de *juste fin*, Bentham ne se contente pas de confondre la fin et les moyens mais identifie également le juste à autre chose que lui-même: le plus grand bonheur du plus grand nombre. Il énonce donc une proposition analytique sur la nature du juste. En raison de la première confusion entre le juste et le Bien, cette deuxième entraîne une troisième: l'identification du Bien à ce qu'il n'est pas, le plus grand bonheur du plus grand nombre. Bentham méconnaît, ce faisant, la nature unique du prédicat éthique en le réduisant à une propriété naturelle.

L'analyse développée par Mill dans *Utilitarianism* se voit exposée dans le chapitre III des *Principia* consacré à l'hédonisme éthique dans ses deux versions, utilitariste et égoïste. Le sophisme naturaliste de Mill naît de l'enchaînement de deux étapes dans son raisonnement. En premier lieu, il commence par confondre le désiré et le Bien, c'est-à-dire qu'il fait d'un critère psychologique hasardeux, le fait de désirer quelque chose, pouvant éventuellement nous indiquer qu'il s'agit d'une bonne chose, la nature du prédicat éthique fondamental (§ 40). Puis, dans un second moment, il considère que *seul* le plaisir est désiré (§ 41), argument relevant de ce que l'on peut appeler un hédonisme psychologique. Ces deux étapes mises bout à bout le conduisent à identifier le Bien avec le plaisir, c'est-à-dire avec une propriété naturelle, assimilation caractéristique du sophisme naturaliste.

Sans grande difficulté, Moore parvient à montrer que la première confusion produit une réduction du devoir-être à l'être, du désirable au désiré. Il constate d'ailleurs que Mill lui-même dans *Utilitarianism*¹⁶ ne parvient pas à assumer jusqu'au bout que le plaisir constitue le seul objet du désir, révélant ainsi la faiblesse de son hédonisme psychologique (§ 43, 47 et 48). En mettant au jour les inconséquences de son analyse, il peut ainsi souligner que Mill a en vérité une conviction contraire à ce qu'il essaye de démontrer. Dans ces conditions, l'argumentation utilitariste apparaît non seulement fautive mais également contre-intuitive, comme s'en rendent compte les utilitaristes eux-mêmes en produisant des arguments alambiqués pour concilier leurs confusions sophistiques avec leurs croyances profondes.

16. MILL J. S., *op. cit.*, p. 53, 55 et 56-57.

Le caractère contre-intuitif de la doctrine de Sidgwick ou la critique de l'utilitarisme classique dans sa version minimaliste

L'invalidation de la thèse de Sidgwick s'avère plus difficile dans la mesure où ce dernier, comme nous l'avons déjà souligné, ne commet pas le sophisme naturaliste. S'il réduit abusivement le champ des fins au plaisir, il n'énonce pas pour autant une proposition analytique sur le Bien. Faute de pouvoir mettre au jour une inférence fautive conduisant au sophisme naturaliste, Moore se voit dans l'obligation de s'attaquer directement à la première réduction. En raison du régime discursif propre aux propositions éthiques fondamentales, il doit se contenter de montrer le caractère contre-intuitif de la thèse de Sidgwick, produisant ainsi une réfutation seulement indirecte.

Pour évaluer la pertinence de l'analyse de Sidgwick, il s'agit de s'interroger sur la méthode à adopter pour établir qu'une chose est bonne en elle-même. Selon Moore, il convient d'examiner de manière intuitive la valeur de cette chose prise « dans un isolement absolu¹⁷ », indépendamment de toutes les relations qu'elle peut avoir par ailleurs avec les autres objets du monde. Or, lorsque l'on examine le plaisir, notre intuition de sa valeur varie en fonction des différentes sortes de plaisir en jeu. En lui-même, le plaisir possède une valeur très faible, il faut donc s'intéresser aux ensembles formés par les différents plaisirs et les objets qui les suscitent. Par là, Moore nous indique que les choses jugées bonnes en elles-mêmes sont des entités complexes que l'on peut nommer unités organiques à la lumière du chapitre I¹⁸. Ces entités complexes enferment différents ingrédients : pour juger de leur valeur globale, il convient de ne pas la réduire à la somme de la valeur de leurs parties. En effet, un tout peut posséder une très forte valeur, alors que ses parties n'en détiennent aucune ; inversement un tout peut posséder une valeur très faible, alors que ses parties en détiennent une très grande. Cette thèse de l'indépendance de la valeur du tout par rapport à celles des parties, reposant en dernière instance sur l'autonomie des secondes par rapport au premier, se comprend à partir de l'axiome des relations externes adopté conjointement avec Russell¹⁹.

17. MOORE G.E., *op. cit.*, § 53, p. 146.

18. La notion de totalité organique est introduite dans le chapitre I des *Principia Ethica* pour critiquer le principe hégélien de l'unité organique et l'axiome des relations internes soutenu notamment par Bradley, selon lequel les parties ne peuvent être isolées du tout auquel elles appartiennent. Cette thèse conduit à une forme de monisme ontologique.

19. Moore s'appuie sur les analyses développées dans un article contemporain des *Principia*, « The Refutation of Idealism », *Mind*, vol. XII, n° 48, 1903, p. 433-453 : il existe des relations externes entre la partie et le tout ainsi qu'entre la valeur du tout et celle des parties. On ne peut réduire un composant à l'autre, chaque terme est autonome.

L'utilitarisme idéal de Moore...

Or Sidgwick méconnaît justement la nature de ces totalités organiques: au lieu d'examiner la valeur du tout pris en lui-même, il la considère égale à la somme de la valeur de ses parties, ce qui l'amène à réduire les choses bonnes au plaisir. En s'intéressant à une totalité comme la contemplation esthétique, il en vient ainsi à envisager qu'elle tire *toute sa valeur* du plaisir qui la compose, sous prétexte que son deuxième ingrédient, la conscience de la beauté, n'en a en lui-même aucune. Mais puisque, d'après l'analyse de Moore, la valeur du tout s'appréhende par elle-même, celle de la contemplation esthétique s'avère totalement indépendante de la valeur du plaisir entrant dans son agencement. Qu'un de ses deux ingrédients (la conscience de la beauté) n'en ait aucune n'implique nullement qu'elle puise toute sa valeur dans l'autre (le plaisir).

Si le plaisir peut éventuellement faire partie des choses jugées bonnes en elles-mêmes, ce que Moore ne nie nullement comme nous le verrons dans le chapitre VI des *Principia*, il n'en est ni un composant indispensable, ni un composant suffisant pour rendre bon l'ensemble auquel il appartient. Autrement dit, il existe des choses bonnes en elles-mêmes ne comprenant pas de plaisir (par exemple un « monde magnifique » peuplé d'objets suprêmement beaux alors qu'il n'existerait pas d'hommes pour en jouir²⁰) et inversement des entités complexes en comprenant qui ne sont nullement bonnes en elles-mêmes, voire mauvaises (par exemple la cruauté comprise comme jouissance de ce qui est mal)²¹.

Les trois thèses établies par Moore se présentent de la manière suivante:

– Le plaisir comme émotion appréhendée indépendamment de ce qui la suscite possède en lui-même une valeur très faible (thèse établie par la méthode de « l'isolement absolu » appliquée au plaisir).

– S'il peut entrer dans la composition de choses bonnes en elles-mêmes, la valeur de ces dernières s'avère indépendante de la sienne (thèse résultant de la compréhension des totalités organiques, liée elle-même à l'axiome des relations externes).

– Il existe des choses bonnes en elles-mêmes dans la composition desquelles n'entre pas le plaisir (thèse justifiée par l'examen de différentes totalités organiques). Dans l'affirmation de ce pluralisme éthique retentit l'écho des nombreuses mises en garde contre le monisme ontologique de Bradley. À l'image de celle de Russell, l'ontologie de Moore apparaît luxuriante.

20. MOORE G.E., *Principia Ethica*, op. cit., § 50, p. 137 sq.

21. *Ibid.*, § 124, p. 285 sq.

La pertinence pratique de l'utilitarisme classique

Cependant Moore ne s'en tient pas là. Il considère que le plaisir, lorsqu'il entre dans la composition des choses bonnes en elles-mêmes, contribue *grandement* à en augmenter la valeur intrinsèque alors qu'il n'en possède pas en lui-même ou du moins une seulement très faible. Par exemple, un bel objet dont personne ne jouit détiendra une valeur beaucoup moins forte que le même objet admiré par une conscience humaine²². La liste produite au chapitre VI des choses bonnes en elles-mêmes à un très haut degré, formant ce qu'il appelle l'idéal, se présente ainsi logiquement comme une liste de « jouissances », c'est-à-dire de totalités organiques dont le plaisir s'avère un ingrédient essentiel. Dans ce dernier chapitre des *Principia*, Moore considère comme caractéristiques de l'idéal des fins que n'auraient reniées ni Mill²³ ni Sidgwick²⁴. Cette position subtile par rapport au plaisir permet de comprendre l'étiquette d'hédoniste raffiné que lui ont accolée certains commentateurs comme Thomas Baldwin²⁵. Se dessine ainsi une convergence entre les fins prescrites par l'utilitarisme classique et celles de Moore. Dans le cadre de cet utilitarisme idéal, l'utilitarisme classique conserve une pertinence pratique (ses prescriptions sont dans l'ensemble satisfaisantes) mais corrélée à une faiblesse théorique (leur justification est fallacieuse).

22. *Ibid.*, § 18, p. 71-72, § 50, p. 139 : « J'admets bien sûr que notre monde de beauté serait encore meilleur s'il s'y trouvait des humains pour contempler et apprécier sa beauté », et § 113, p. 261 : « J'ai moi-même insisté (au chap. III, § 50), sur le fait que la simple existence de ce qui est beau apparaît vraiment avoir *quelque* valeur intrinsèque; mais je considère comme indubitable ce que disait sur ce point Sidgwick, qui jusque-là avait raison, à savoir que cette simple existence de ce qui est beau a une valeur, tellement petite qu'elle en est négligeable, par rapport à celle qui s'attache à la conscience de la beauté. »

23. On peut rapprocher la liste de Moore des plaisirs supérieurs envisagés par Mill dans le chapitre II de *Utilitarianism*.

24. Sidgwick considère qu'il n'y a pas de sens à penser des choses bonnes en elles-mêmes indépendamment d'une conscience humaine pour les évaluer. Autrement dit, les fins « ne sont pas pensées comme possédant cette qualité intrinsèquement et en dehors de leur relation aux êtres humains ou au moins à une conscience. » SIDGWICK H., *op. cit.*, p. 100. Or la liste des biens purs de Moore ne comprend que des totalités organiques ayant la conscience du plaisir pour composant.

25. BALDWIN T., *G.E. Moore*, London and New York, Routledge, 1992, p. 172 et suivantes.

L'idéal ou le plaisir comme constituant essentiel des totalités ayant le plus de valeur intrinsèque

Alors que le plaisir possède en lui-même très peu de valeur, il n'en demeure pas moins vrai que les deux plus hautes fins possibles visées par l'homme sont les jouissances esthétiques²⁶ et l'affection personnelle, autrement dit l'amour. Fins que Moore appelle des biens purs²⁷. Le plaisir apparaît incontestablement comme un ingrédient essentiel de ces entités complexes. Par exemple, la jouissance esthétique la plus haute comprend trois éléments : la cognition de belles qualités, l'émotion appropriée suscitée par ces qualités, c'est-à-dire *le plaisir*, et la croyance vraie quant à l'existence de ces qualités. Elle se définit comme *plaisir pris aux beaux objets*, l'amour apparaissant, pour sa part, comme *plaisir pris à certains rapports humains*.

Le rôle paradoxal joué par le plaisir dans ces entités qui forment l'idéal est de contribuer à leur valeur intrinsèque sans pour autant que cette dernière se réduise à la sienne propre. On peut saisir de manière intuitive que plus intense sera le plaisir pris à la beauté, plus grande sera la valeur de la jouissance esthétique. Et ceci, alors même que le plaisir examiné de manière isolée, si vif soit-il, en possède une très faible. Ainsi l'idéal comprend-il seulement des entités enfermant du plaisir mais ne tirant pas leur valeur de ce dernier. Autrement dit, le plaisir entre dans la composition des choses détenant la plus forte valeur intrinsèque sans en avoir lui-même une importante.

Moore opère, ce faisant, une disjonction entre les propriétés naturelles des choses bonnes en elles-mêmes et leur valeur : si on observe une relation entre la valeur des totalités organiques et leurs propriétés naturelles, celle-là ne se réduit pourtant pas à celles-ci. Le terme de survenance dans le vocabulaire méta-éthique contemporain²⁸ cherche à capturer la nature de cette relation très particulière : une dérivation sans élimination. La conséquence de l'affirmation de cette indépendance ontologique du Bien réside dans la reconnaissance de l'impuissance du plaisir à rendre bonnes en elles-mêmes les totalités dont il constitue un ingrédient.

26. Moore avait déjà insisté sur la valeur de la jouissance esthétique dans un article non publié de 1901, « Art, Morals and Religion », cité in REGAN T., *Bloomsbury's Prophet*, Philadelphia, Temple University Press, 1986.

27. L'apologie de ces deux valeurs plutôt marginales dans le champ de la morale anglo-saxonne contribua au retentissement des *Principia* dans le monde intellectuel et cimentait le Bloomsbury Group, cercle d'artistes comptant notamment parmi ses membres, Virginia Woolf, Vanessa Bell et Roger Fry.

28. Cf. notamment DAVIDSON D., « Événements mentaux », *Actions et événements*, trad. ENGEL P., Paris, PUF, 1993, p. 277-304 ; HORGAN T., « From Supervenience to Superdupervenience. Meeting the Demands of a Material World », *Mind*, vol. 102, 1993, p. 555-586 ; et KIM J., *Supervenience and Mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

L'utilitarisme classique identifie les bonnes fins mais pour de mauvaises raisons

On peut dès lors mesurer avec précision le déplacement opéré par la philosophie de Moore dans la compréhension utilitariste classique de la fin éthique. La divergence entre les deux courants ne s'établit pas tant sur l'identification de ces fins que sur *la raison* pour laquelle il faut les suivre. L'affirmation du caractère unique du prédicat Bien et le refus de le réduire à une propriété naturelle ou métaphysique empêchent Moore de déduire la bonté d'une chose de la présence d'une propriété constitutive de sa nature. Le Bien comme prédicat de valeur se présente comme un prédicat dérivé d'autres propriétés sans que l'on ne puisse jamais savoir autrement que *par l'intuition* si la *combinaison* de ces dernières va donner lieu ou non à l'émergence de la valeur. Ainsi n'est-ce nullement la présence du plaisir dans la jouissance esthétique et dans l'amour qui permet de dire que ce sont des choses bonnes en elles-mêmes (et même pour être tout à fait exact des choses bonnes à un très haut degré) puisque ce même composant se retrouve également dans de très grands maux comme la cruauté. C'est uniquement *l'examen de ces entités prises en elles-mêmes indépendamment des relations* qu'elles peuvent avoir avec d'autres objets du monde qui peut le déterminer. Tout ce que l'on peut dire concernant le lien entre le Bien et le plaisir est que ce dernier contribue à augmenter la valeur des choses bonnes en elles-mêmes sans en avoir une. Rien de plus. Il ne s'agit donc pas de distinguer des qualités de plaisir comme pouvait le faire Mill, mais de comprendre que le plaisir peut contribuer *ou non* à augmenter la valeur d'un ensemble *en fonction des autres propriétés* avec lesquelles il se combine. Comme l'écrit Moore au § 14: « il est possible à n'importe quoi d'être bon²⁹ ». La seule manière de le savoir ne consiste pas à mettre au jour un constituant réel de la chose mais à se demander de manière intuitive si le Bien peut être prédiqué de cette chose. La méthode intuitionniste induite par le caractère unique du prédicat éthique implique une pluralité de choses bonnes.

Si l'éthique de Moore rejoint l'utilitarisme classique dans son identification des fins les plus hautes, elle s'en sépare cependant sur deux points: sur l'extension du champ des choses bonnes en elles-mêmes (il existe des choses bonnes autres que le plaisir et toutes les choses comprenant du plaisir ne sont pas bonnes) et sur la justification de ce qui confère leur bonté aux choses ayant la plus haute valeur intrinsèque (non pas le plaisir mais la survenance du prédicat Bien à partir de la combinaison de propriétés intrinsèques).

29. MOORE G.E., *Principia Ethica*, op. cit., § 14, p. 62, traduction modifiée.

L'utilitarisme « n'induit pas gravement en erreur dans ces conclusions empiriques, pour cette raison que, en tant que fait empirique, la méthode d'action qui apporte dans l'ensemble le plus de bien apporte aussi le plus de plaisir³⁰ »

À présent peut être pleinement apprécié le maintien dans l'éthique de Moore de la structure conséquentialiste de l'utilitarisme classique. Le philosophe adhère à la compréhension du devoir comme action produisant les meilleures conséquences quelle que soit l'intention qui préside à son accomplissement, en raison non seulement de son adhésion à l'appréhension utilitariste du devoir comme action utile, *mais aussi* de la reconnaissance de la convergence « en gros » de ses prescriptions pratiques avec les siennes.

L'adoption d'une position conséquentialiste en ce qui concerne la conduite se trouve affirmée dès le chapitre I des *Principia*. Le devoir consiste à accomplir l'action qui permet d'obtenir le plus de choses bonnes en elles-mêmes, produisant donc les meilleures conséquences possibles dans les circonstances où l'on se trouve³¹. Sa détermination implique la réflexion sur la causalité développée au chapitre V. Dans ce dernier, Moore adopte sans rechigner un certain nombre de thèses fondamentales de l'utilitarisme classique: « Ce que je tiens à signaler tout d'abord, c'est que bien (*right*) ne veut ni ne peut rien dire d'autre que 'cause d'un bon (*good*) résultat' et que, de cette façon, c'est la même chose qu'utile': d'où il suit que la fin justifie toujours les moyens, et qu'une action qui n'est pas justifiée par ses résultats ne sera jamais une bonne (*right*) action³². » Mais alors, si l'idéal que nous devons faire advenir apparaît fort proche des plaisirs de qualité supérieure de Mill ou même du bonheur de Bentham ou encore de Sidgwick, alors l'utilitarisme classique n'apparaît pas seulement pertinent *dans sa structure formelle* mais également *dans ses prescriptions pratiques*.

Dans la citation servant ici de sous-titre à notre analyse, il convient de prêter une attention particulière à l'expression « fait empirique »: *il se trouve* que les totalités organiques possédant la plus forte valeur intrinsèque sont également celles dont le plaisir est un constituant. Donc l'utilitarisme prescrit bien les bonnes choses à accomplir mais sans en offrir une justification satisfaisante. Non sans provocation, Moore suggère que ses intuitions sont bonnes *en dépit* de son appareil conceptuel. Or dans la mesure où l'éthique, selon lui, constitue moins une science prescriptive que théorique devant fournir les raisons de ce qu'elle avance, l'utilitarisme classique, à ce titre, ne peut constituer une éthique satisfaisante. S'il faut le critiquer, ce n'est donc en raison ni de sa compréhension du devoir, ni de la liste

30. *Ibid.*, § 64, p. 166.

31. *Ibid.*, § 17, p. 67.

32. *Ibid.*, § 89, p. 213.

qu'il peut proposer des choses bonnes en elles-mêmes, mais de la faiblesse, de la confusion ou encore de l'absurdité de ses arguments. Suivre ses prescriptions s'avère parfaitement raisonnable mais pour d'autres raisons que les siennes. Raisonnable sur le plan pratique, il apparaît irrationnel sur le plan théorique.

Cette critique de l'utilitarisme classique invite à se demander si sa valeur réside dans *la justification théorique* des thèses ontologiques qu'il soutient sur le Bien ou dans les *prescriptions pratiques* qu'il propose. Selon le diagnostic de Moore, il est bon de suivre ces dernières : la bonne action s'identifie à l'action utile et les choses bonnes à un haut degré comprennent du plaisir. Mais d'un point de vue théorique, il faut s'en affranchir : le Bien, prédicat de valeur unique, s'avère irréductible au plaisir même s'il peut en dériver lorsque ce dernier se combine avec d'autres propriétés naturelles. Sans doute doit-on apprécier l'effort analytique de Moore pour spécifier sur le plan ontologique ce curieux prédicat qu'est le prédicat de valeur, et penser sa réalité tout en garantissant son autonomie. Cependant si la dénonciation du sophisme naturaliste dessine les conditions d'un authentique réalisme moral³³, il n'en demeure pas moins vrai que cette ontologie entraîne à sa suite un certain nombre de difficultés : comment comprendre la relation de survenance ? Comment se fait-il que nous puissions appréhender intuitivement la valeur intrinsèque des totalités organiques observées ? Les désaccords profonds sur un certain nombre de questions morales ne conduisent-ils pas à nuancer cet accès immédiat ? Bien évidemment, cette thèse ontologique peut conduire à des déplacements sur le plan pratique par rapport aux prescriptions utilitaristes classiques puisque le champ des choses bonnes en elles-mêmes ne s'épuise pas dans le plaisir et que celui-ci ne suffit pas à rendre une chose bonne. Cependant, elle ne les remet pas *fondamentalement* en cause pour autant. Cette persistance du plaisir dans l'ensemble des fins composant l'idéal invite à se demander si toute réflexion sur la valeur ne doit pas, à un moment ou à un autre, prendre en compte *le contexte de l'existence humaine et des états de conscience*. La divergence entre l'utilitarisme classique et l'utilitarisme idéal se fait précisément sur le moment de cette analyse, au début ou à la fin de la réflexion éthique, et pose la délicate question du statut fondamentalement pratique ou théorique de cette dernière.

33. Sur l'importance de la philosophie de Moore pour cette position méta-éthique, cf. OGIEN R., *Le réalisme moral*, Paris, PUF, 1999, p. 3-194.